

L'évacuation de Dora et la tragédie de Gardelegen à propos du livre de Goldhagen

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°61, janvier-mars 1999. pp. 102-110.

Citer ce document / Cite this document :

Sellier André. L'évacuation de Dora et la tragédie de Gardelegen à propos du livre de Goldhagen. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°61, janvier-mars 1999. pp. 102-110.

doi : 10.3406/xxs.1999.3817

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1999_num_61_1_3817

Abstract

The Evacuation of Dora and the Tragedy of Gardelegen. About Goldhagen's Book, André Sellier. In his book *Hitler's Willing Executioners*, Daniel Goldhagen devotes two chapters to the "death marches" of 1945 and brings up the Gardelegen barn tragedy. He leads one to believe that the victims were Jewish. This event is well known. In April 1945, out of five rail convoys that were in the Altmark carrying prisoners to the other side of the Elbe, two were blocked near Gardelegen. The local Kreisleiter, eager to get rid of those prisoners, locked them up in a barn belonging to the lady of the manor. One thousand victims were burned alive. Concordant witnesses make it possible to recount what happened then, which is far, on several points, from Goldhagen's book. In Dora, as in Gardelegen, there were Jews, but in the minority and mixed in with the others. One of the eight escapees of the barn was a Hungarian Jew; the others were French, Russian, and Polish.

Résumé

L'évacuation de Dora et la tragédie de Gardelegen. A propos du livre de Goldhagen, André Sellier. Dans son livre, *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, Daniel Goldhagen consacre deux chapitres aux « marches de la mort » de 1945, et évoque la tragédie de la grange de Gardelegen. Il laisse entendre que les victimes étaient juives. Or cet événement est bien connu. En avril 1945, sur cinq convois ferroviaires qui circulaient dans l'Altmark pour transporter des détenus au-delà de l'Elbe, deux ont été bloqués près de Gardelegen. Le Kreisleiter local, désireux de se débarrasser de leurs occupants, les a fait enfermer dans une grange, appartenant à la châtelaine du lieu, et un millier de victimes y ont été brûlées. Des témoignages concordants permettent de faire le récit de ce qui s'est alors passé. On est loin, sur plusieurs points, du texte de Goldhagen. À Dora, comme à Gardelegen, il y avait des Juifs, mais minoritaires et mêlés aux autres. L'un des huit rescapés de la grange était un Juif hongrois, les autres des Français, des Russes et des Polonais.

DOCUMENT

L'ÉVACUATION DE DORA ET LA TRAGÉDIE DE GARDELEGEN

À PROPOS DU LIVRE DE GOLDHAGEN

André Sellier

Dans le massacre de Gardelegen périrent, en avril 1945, plus de 1 000 déportés, enfermés dans une grange, brûlés vifs par leurs bourreaux nazis. Cette tuerie sanglante illustre-t-elle la rage antisémite des Allemands, poursuivant jusqu'au bout leur dessein exterminateur, comme le suggère David Goldhagen ? Ou les faits, rapportés par de solides témoignages, démentent-ils une analyse dont le schématisme a souvent été dénoncé ? Réponse d'un ancien déporté.

Dans son livre sur « Les Bourreaux volontaires de Hitler », Daniel Goldhagen considère que la tragédie de Gardelegen (la mort de plus de 1 000 détenus du camp de concentration de Dora dans une grange incendiée par les SS) constitue une preuve supplémentaire de la volonté des Allemands de tuer les Juifs jusqu'au bout. Avant d'analyser ce texte surprenant, il paraît opportun de donner un récit détaillé des événements, au sujet desquels ne subsiste aucune incertitude. Il suffit de mettre en ordre les indications fournies par les différents témoignages.

Mais il faut d'abord, d'une part, expliquer qui étaient ces détenus et d'où ils venaient, d'autre part, montrer comment ils parvinrent à Gardelegen, petite ville de l'Altmark que rien ne prédestinait à cette notoriété.

○ LE CAMP DE CONCENTRATION DE DORA-MITTELBAU ET LES AUTRES CAMPS DU MITTELRAUM

Au début d'avril 1945, existait en Allemagne centrale, autour du massif du Harz, et spécialement au Sud, tout un ensemble concentrationnaire. Pour des raisons de secret militaire, cette zone géographique avait un nom de code : Mittelraum.

Au cœur de cette zone, sous la colline du Kohnstein, avait été installée la vaste usine souterraine où la société Mittelwerk fabriquait les armes secrètes (V1 et V2). Depuis septembre 1943, ne travaillaient à cette fabrication que des civils allemands encadrant des détenus de camps de concentration de nationalités variées. Le camp correspondant, construit au pied de la colline, était celui de Dora. Dans le voisinage, des « Kommandos » travaillaient également pour Mittelwerk.

Une autre opération avait été lancée au printemps de 1944, sous la direction de Kammler, un des principaux dirigeants SS. Elle consistait à aménager des sites souterrains existants, ou à en creuser de nouveaux, pour enterrer l'industrie aéronautique. Sur la plupart de ces sites, la main-d'œuvre était également constituée de détenus encadrés par des civils allemands. Les camps correspondants proches de Dora, comme Ellrich, Harzungen, Rottleberode et Blankenburg, formaient avec

Dora, l'ensemble connu sous le nom de Dora-Mittelbau.

Appartenaient également à cet ensemble des Kommandos de détenus travaillant, sur plusieurs chantiers, à la construction d'une voie ferrée, pour la desserte des nouvelles usines. Le camp central de ces chantiers était situé à Wieda, un village dans le Sud du Harz.

La plupart des détenus concernés avaient été fournis, au départ, par le camp de Buchenwald, situé plus au Sud, près de Weimar. Ils avaient trois origines. Les uns étaient des ressortissants du Reich, Allemands (y compris Autrichiens), Tchèques et Polonais. Il s'agissait, pour l'essentiel, soit de détenus politiques, soit de détenus de droit commun. Un antagonisme très fort opposait les Allemands à « triangle rouge », les politiques, aux « triangles verts », les condamnés de droit commun. Les « Verts » étaient spécialement nombreux à Dora-Mittelbau, et fournissaient la plus grande partie de l'encadrement interne des camps. La seconde catégorie était constituée de Soviétiques, anciens travailleurs civils (*Ostarbeiter*) ou anciens prisonniers de guerre transformés en détenus. La troisième catégorie groupait tous ceux qui avaient été arrêtés, généralement par la Gestapo, dans divers pays occupés : Français, Belges, Néerlandais, Italiens, Yougoslaves, etc. Quelle que soit son origine, chaque individu concerné était un *Häftling*, un détenu, soumis à l'arbitraire des SS.

En dehors de Dora-Mittelbau, on trouvait dans le Mittelraum des camps annexes de même nature dépendant soit de Buchenwald, comme Gandersheim, Langenstein et Neu Stassfurt, soit de Neuengamme (un camp près de Hambourg), comme Helmstedt et Porta Westfalica.

Ne figuraient dans ces camps ni Juifs ni Tsiganes jusqu'en mai 1944. A cette date arrivèrent alors d'Auschwitz, *via* Buchenwald, d'un côté des Juifs hongrois, de l'autre des Tsiganes d'origine allemande. Un des deux camps de Blankenburg a été peuplé uniquement de Juifs, mais partout

ailleurs, en particulier à Ellrich, Juifs et Tsiganes ont été mêlés aux autres détenus et sont demeurés minoritaires.

Les évacuations des camps de l'Est, Auschwitz et Gross Rosen, en janvier et février 1945, ont amené à Dora d'autres Juifs, de nationalités variées, mais ceux qui ont survécu à ces épreuves ont également été intégrés aux autres détenus.

Durant les premiers mois, en 1943-1944, qui ont valu à Dora sa réputation sinistre et justifiée, les Juifs étaient absents. Les Juifs hongrois, en général, ont été affectés ensuite, avec d'autres, aux Kommandos les plus durs d'Ellrich. C'est aussi dans ce camp qu'ont disparu des centaines d'enfants juifs. Les détenus juifs (en majorité) et autres, arrivés des camps de l'Est au début de 1945 morts ou moribonds, n'ont pas été comptabilisés.

○ L'OFFENSIVE AMÉRICAINE ET L'ÉVACUATION DES CAMPS DU MITTELRAUM

Le 7 mars 1945, les troupes américaines commencent à franchir le Rhin à Remagen. Elles progressent au Nord et au Sud du bassin de la Ruhr et finissent par se rejoindre à l'Est de la Ruhr à Lippstadt le 2 avril. Une partie de ces troupes est chargée de réduire la poche ainsi constituée, et les Allemands encerclés capituleront le 18 avril.

Dans le même temps, des colonnes blindées engagent simultanément deux offensives en direction de l'Elbe, au Nord et au Sud du Harz. Ce sont ces offensives qui menacent directement les camps du Mittelraum. Comme en janvier devant l'offensive soviétique en Silésie, on décide l'évacuation totale de ces camps, soit en mettant en place des convois ferroviaires, soit en lançant sur les routes des colonnes plus ou moins importantes.

L'ordre donné à tous les convois partant de la zone de Dora, Ellrich et Harzungen est de rejoindre le camp de Neuengamme, près de Hambourg, pour y transférer leurs

détenus. Ils doivent ainsi se diriger vers le Nord-Ouest pour contourner le Harz ; tous y parviennent, sauf le dernier, parti de Dora le soir du 5 avril.

Pour les camps situés le plus à l'Est, comme Harzungen, Rottleberode, Blankenbug ou Langenstein, le départ s'effectue, partiellement ou entièrement, à pied. Les colonnes se dirigent vers l'Est. Les « marches de la mort » seront plus ou moins longues et meurtrières.

○ CINQ CONVOIS DANS L'ALTMARK

La plupart des convois qui ont contourné le Harz se retrouvent dans la plaine de l'Allemagne du Nord, au milieu des trains militaires, et vont traverser l'Elbe en amont de Hambourg. Le camp de Neuengamme ne pouvant les recevoir, les détenus sont finalement acheminés, après des détours variés, jusqu'à Bergen-Belsen.

Deux convois cependant, arrivés dans la plaine, obliquent vers l'Est. Il s'agit du dernier convoi parti d'Ellrich, et d'un convoi parti de Niedersachswerfen. Ils se retrouvent dans l'Altmark, en même temps que trois autres convois.

L'Altmark est une région bien connue des géographes et des historiens. Elle est située dans le Nord du Land actuel de Saxe-Anhalt, entre la limite de la Basse-Saxe et l'Elbe. Les principaux centres sont Stendal, Salzwedel et Gardelegen.

Les cinq convois qui se trouvent alors dans l'Altmark connaîtront des destins contrastés : trois parviendront à passer l'Elbe, les deux autres seront bloqués à Gardelegen.

Le premier convoi, dont l'itinéraire est parfaitement connu grâce à trois détenus¹ ayant chacun pris note des gares traversées, est parti d'Oker, près de Goslar. Les détenus qu'il transporte avaient quitté Dora par le convoi qui n'a pas pu contour-

ner le Harz ; il n'est pas allé au-delà d'Osterode, et la traversée du Harz, entre Osterode et Oker, s'est faite à pied par une marche forcée.

À partir d'Oker, le train se dirige vers Magdebourg pour y traverser l'Elbe. Mais la ville est bombardée et après deux jours de tentatives, du 9 au 11 avril, le convoi se détourne sur Oebisfelde et Salzwedel et traverse l'Elbe à Wittenberge le soir du 11. Il parviendra à Ravensbrück le 14, après un essai infructueux en direction d'Oranienburg.

Un deuxième convoi tente également de passer l'Elbe à Magdebourg à cette époque. Il vient de Helmstedt, avec des détenus de Porta Westfalica et de Helmstedt². Ne pouvant traverser le fleuve, le train est détourné vers Stendal et va passer également par le pont de Wittenberge. Il est dirigé vers Wöbbelin, au Sud de Schwerin, où se trouve un camp qui dépend de Neuengamme, comme Helmstedt.

Le troisième convoi qui traverse l'Altmark est le dernier à avoir quitté Ellrich, le 5 avril. Il contourne le Harz, et erre un long moment entre la direction de Magdebourg et celle de Hambourg avant de traverser le pont de Dömitz. Il arrivera à Oranienburg le 16 avril.

Le quatrième convoi est parti de Niedersachswerfen le 5 avril avec des détenus de Rottleberode, surtout des malades, et a pris à Ellrich des détenus d'autres Kommandos du voisinage. Il contourne le Harz et arrive par Oebisfelde, le 10 avril, à la gare de Mieste, où il se trouve immobilisé par une défaillance de la locomotive, alors qu'il se dirigeait vers Stendal, *via* Gardelegen.

Le cinquième convoi part de Wernigerode le 9 avril. Les détenus y sont arrivés à pied du camp de Wieda, où avaient été regroupés les effectifs des chantiers d'Osterhagen, de Nüxei et de Mackenrode. Le train prend la direction de Magdebourg, ne peut pas passer, se dirige vers Haldensleben et emprunte une ligne secondaire en

1. Il s'agit d'Yves Aleste (43 783), d'André Ribault (40 229) et de Joseph Woussen (30 060). Les indications de matricules sont celles du camp de Buchenwald, conservées par les détenus de Dora-Mittelbau.

2. David Rousset est dans ce convoi.

direction de Stendal. Il se trouve immobilisé à Lezlingen le 11 avril, la voie étant coupée au-delà par un bombardement.

L'immobilisation de deux convois à Mieste et à Letzlingen, à proximité de Gardelegen, est fortuite. Elle pouvait se produire ailleurs. Elle pouvait toucher les autres convois, n'importe où dans l'Altmark. Rien n'a été délibéré.

Pendant que les convois circulent ou s'immobilisent, les troupes américaines continuent leur progression vers l'Est. Dès le 11 avril, la IX^e armée, passant au Nord du Harz, atteint l'Elbe. Le 13 avril, la I^{re} armée, passant au Sud du Harz, la rejoint à Magdebourg.

○ LES ÉVÉNEMENTS DE GARDELEGEN

L'arrivée des convois

Le train de Rottleberode étant immobilisé à Mieste le mardi 10 avril, les SS en font descendre les détenus le 11 avril et une marche commence en direction de Wiepke. La colonne prend ainsi la direction du Nord-Est, passant à 10 km au Nord de Gardelegen. Comme le convoi comporte beaucoup de malades, certains sont abandonnés à Mieste, d'autres qui ne peuvent suivre sont exécutés au fur et à mesure par les SS, comme en témoigne le Dr Fernand Maistriaux ¹, un médecin belge de Beauraing, qui était le médecin du camp de Rottleberode. Un jeune Français, René Morel ², parvient à s'évader de nuit, après Breitenfeld, et gagne la colline boisée à l'Est de la route, où il restera caché quatre nuits et trois jours. La colonne reste parquée à Wiepke pendant la nuit du 11 au 12. Le 12 au matin, elle gagne Gardelegen en passant par Estedt. Elle arrive dans la ville par le Nord et est conduite à la caserne de l'école de cavalerie. Les dé-

tenus sont enfermés dans le manège. Parmi eux, se trouve Georges Cretin ³.

Le train, qui est arrêté à Letzlingen le mercredi 11 avril à midi, est un moment abandonné par ses gardiens dans l'après-midi, le convoi ayant été attaqué en rase-mottes par deux avions de chasse canadiens, au témoignage de Lucien Colonel ⁴. Des évasions nombreuses se produisent alors. Mais les SS reviennent et chassent les fuyards. Un certain nombre d'entre eux sont abattus. Aimé Bonifas ⁵ et son ami Amaro Castellevi ne sont pas rattrapés, ce qui est exceptionnel. Lucien Colonel et André Girardi ⁶ retournent au train et s'y dissimulent.

Dans la soirée, les détenus sont rassemblés par les SS et la colonne part vers l'Est jusqu'aux environs de Burgstall. Le lendemain matin, ceux qui étaient restés dans le train, une cinquantaine, sont regroupés par des éléments du Volkssturm et conduits par camions rejoindre les autres. C'est le cas de Colonel et de Girardi, et aussi d'Alain de Lapoyade ⁷.

Un peu plus tard, les SS reforment une colonne qui prend cette fois la direction de Gardelegen. Quelques rares détenus s'échappent alors, comme Colonel, Girardi, Lapoyade, et aussi Pierre Garnavault ⁸, Deconninck et Lhoste. Parmi ceux qui partent se trouve Guy Chamailard ⁹.

La colonne arrive à Gardelegen par le Sud. Elle rejoint celle arrivée du Nord dans le manège de la caserne de cavalerie.

Responsables et irresponsables

En avril 1945, Lucien Colonel n'a pas encore vingt ans. Il fait après son retour une carrière de journaliste et se rend à diverses reprises en Allemagne de l'Est pour suivre

1. Fernand Maistriaux (40 821) - Souvenirs tragiques d'avril 1945 -, document dactylographié. Les textes dactylographiés ou manuscrits et les coupures de presse appartiennent aux archives de l'association Dora-Ellrich.

2. René Morel (49 996), *Perliris*, Oyonnax, 1993, p. 71.

3. Georges Cretin (51 937).

4. Lucien Colonel (39 777), document dactylographié.

5. Aimé Bonifas (20 801), *Détenu 20801*, Pau, Marrimpouey, 1966, p. 148 et suiv.

6. André Girardi (31 772).

7. Alain [Durand Darnis] de Lapoyade (43 968) ; lettre du 18 janvier 1989.

8. Pierre Garnavault (44 556).

9. Guy Chamailard (44 760).

les enquêtes ouvertes à propos des événements de Gardelegen. Il publie ensuite, dans « Le Serment »¹, un article définissant le rôle des uns et des autres. Cette analyse sert de base à la suite du récit.

À partir du moment où les détenus des deux convois sont arrivés dans Gardelegen, leur sort a dépendu de plusieurs responsables intervenant à des titres divers.

Il s'agit d'abord des SS encadrant les détenus : Erhard Brauny, le commandant du camp de Rottleberode, son adjoint le sous-officier Miel et l'adjudant Braun, à la tête de la colonne venant de Letzlingen.

Il s'agit ensuite du colonel de la Luftwaffe Walter Milz, commandant la place de Gardelegen, et du capitaine de cavalerie Joseph Kuhn, commandant par intérim de la caserne.

Il s'agit enfin et surtout de Gerhard Thiele, le *Kreisleiter* de Gardelegen. Dans le système nazi, un *Gauleiter* dirige chaque *Gau*, et Gardelegen appartient au *Gau* de Magdeburg-Anhalt. Au-dessous de lui, au niveau du « cercle » (*Kreis*) se trouve le *Kreisleiter*, un personnage localement tout-puissant.

D'après la suite des événements reconstituée par Colonel, Thiele s'aperçoit, le matin du jeudi 12 avril, de l'arrivée dans la ville des détenus venant de Mieste et ordonne à Brauny de les conduire à l'école de cavalerie, où Kuhn les enferme dans le manège en attendant la suite des événements. Les détenus venant de Letzlingen conduits par Braun les rejoignent ensuite.

Thiele, très irrité, veut qu'ils soient tous fusillés immédiatement. Il essaie d'en convaincre Brauny et Kuhn, apparemment sans succès. Dans l'après-midi, Brauny et une partie des SS disparaissent. Thiele n'obtient rien non plus de Milz, mais ne renonce pas à exterminer les détenus. Il donne l'ordre aux membres des Jeunesses hitlériennes et du Volkssturm de Gardelegen et des villages avoisinants de traquer

les détenus évadés qui se cachent dans les bois.

Le soir du 12, Mme Bloch von Blochwitz, la châtelaine du pays, « organise pour le gratin nazi une soirée d'adieu dans sa riche résidence du domaine d'Isensch nibbe. Là sont réunies les directions locales du parti nazi, des SA, des SS, des officiers de la Wehrmacht... On boit beaucoup, on s'étourdit, quand Thiele fait irruption dans le salon en pestant : « Voilà qu'on m'a amené plus d'un millier de criminels. Les Ricains sont à deux pas, dans quelques jours ils seront ici. Je ne peux tout de même pas faire fusiller ces criminels en rase campagne ! Que puis-je faire ? » Mme Bloch von Blochwitz fait alors du tac au tac la proposition suivante : « Là-haut, il y a une vieille grange à moi. Vous n'avez qu'à les y enfermer tous et y mettre le feu » ».

Colonel précise en note que c'est une ancienne servante, Mme Rost, qui a fourni ce témoignage le 25 avril 1976 à Kloster Neuendorf [près d'Isenchnibbe], alors qu'elle avait 80 ans. Mme Bloch von Blochwitz n'était alors plus de ce monde pour répondre à cette accusation. Mais c'est bien une grange située dans son domaine, à quelques kilomètres à l'Est de la ville, qui a été utilisée.

Le lendemain matin, le vendredi 13 novembre, Thiele se rend sur place avec Miel. Il décide que le bâtiment convient et charge Miel de préparer paille et essence.

Pendant ce temps, on amène à la caserne des détenus retrouvés çà et là dans le voisinage. C'est le cas d'Amaro Castellevi, surpris alors qu'il se trouvait à peu de distance de Bonifas, qui n'a pas été vu². C'est le cas du Dr Maistriaux, resté avec des camarades sur une colline près de Wiepke³.

Quand ils arrivent à la caserne, Maistriaux est reconnu par un vieux sous-officier autrichien qu'il a eu l'occasion de soigner à Rottleberode quelques mois

1. *Le Serment*, bulletin de l'association Buchenwald-Dora.

2. A. Bonifas, *Détenu 20801*, op. cit., p. 158-159.

3. Sept camarades ; quatre Français, deux Belges et un Tchèque.

auparavant, et qui lui dit : « Docteur, docteur, que venez-vous faire ici ? ». On les entraîne précipitamment dans une écurie et on les y enferme après leur avoir donné à manger. Ils entendent ensuite beaucoup d'agitation au-dehors, puis plus rien.

Dans le manège, les détenus ne se doutent de rien. On leur a distribué une soupe et les Kapos ont eu leur comportement brutal habituel.

Le problème de Thiele est de trouver l'encadrement de la colonne qui se rendra à la grange. Il ne reste plus qu'une trentaine de SS depuis le départ de Brauny et de son équipe. Aussi bien Kuhn que Milz refusent de mêler leurs soldats à l'opération. Kuhn prête cependant deux chariots tirés par des chevaux pour le transport des malades.

Thiele rassemble les Kapos et leur promet la vie sauve s'ils acceptent de revêtir l'uniforme allemand et d'être armés pour escorter la colonne. Une trentaine d'entre eux acceptent. Un des rescapés se souviendra d'avoir vu des Kapos d'Osterhagen sous l'uniforme SS.

Pour le reste, on parvient à mobiliser des membres du Volkssturm, de l'Arbeitsfront, des Jeunesses hitlériennes, avec des uniformes et un armement disparates. C'est ainsi que le cortège se met en route, à travers les rues de la ville.

L'incendie de la grange

Ce qui se passe à la grange à partir de 19 h est connu par les récits des trois rescapés français, Amaro Castellevi¹ et Guy Chamaillard², du convoi de Letzlingen, et Georges Cretin³, du convoi de Mieste. Le récit de Chamaillard, le plus souvent publié, fait autorité. Il allait avoir 25 ans.

La colonne doit grimper une côte avant d'arriver en vue de la grange qui est vaste. On attend l'arrivée des chariots de malades

1. Récit d'Amaro Castellevi dans A. Bonifas, *op. cit.*, p. 161-163.

2. Guy Chamaillard, première publication dans le *Bulletin de l'amicale d'Elrich*, mars-avril 1946.

3. Georges Cretin, article dans *Le Serment*.

et on les transporte à l'intérieur. Puis on fait entrer les autres détenus. Il y a de la paille sur un mètre de hauteur, imbibée d'essence. Trois SS entrent avec des torches et mettent le feu à la paille (selon Colonel, le premier a été Miel).

Des détenus cherchent à sortir en forçant les portes, en particulier les Russes. Mais ils sont abattus à mesure par des tirs de fusils-mitrailleurs. Les corps s'entassent devant les portes. Chamaillard se met à l'abri des cadavres, qui l'isolent de la paille, et brûlent moins vite. Il échappe aux flammes en restant vigilant pendant des heures, puis tout se calme.

« Par-dessus les cadavres calcinés qui maintenant forment un tas de plus d'un mètre cinquante de hauteur, j'aperçois le jour qui se lève... Il y a moins de fumée, je peux mieux respirer. Du feu, il n'y en a presque plus, quelques brasiers, mais presque rien. Je n'ai aucune blessure, mais je suis plein de sang. C'est celui de mes camarades qui ont été tués près de moi... En rampant, je quitte la porte et je vais me coucher un peu plus loin. Je place deux cadavres et je me couche entre, en ayant pris soin de me barbouiller de noir pour le cas où les SS rentreraient dans la grange. »

Au lever du jour, les SS reviennent. Avec des soldats et des habitants de Gardelegen, ils creusent deux fosses pour enfouir les cadavres. Chamaillard est témoin.

« J'entendis le bruit de pioches et de pelles. Ils creusaient des trous. Je relevai un peu la tête et je vis un trident passer à hauteur de la porte, se planter dans un cadavre et le tirer vers l'extérieur... De temps en temps, ils en tiraient qui n'étaient que blessés. J'entendais les malheureux qui criaient, le rire des SS, une détonation, encore le rire des SS et c'est tout. »

Vers midi, le bruit de la bataille se rapproche. Les fossoyeurs s'arrêtent et s'en vont. Ils n'ont enterré qu'un peu plus de la moitié des cadavres. Chamaillard n'a finalement pas été menacé. Exténué, il s'endort.

« Quand je me réveille, je n'entends plus rien, c'est le silence. En rampant, comme toujours,

je me déplace dans la grange. Je trouve quelques pommes de terre à moitié cuites par le feu, je les mange... Au bout d'un moment, je me relève, je vais d'une porte à l'autre, c'est toujours le même silence. J'ai froid ; je sors et j'aperçois un manteau laissé par les SS ; je le prends et je rentre dans la grange. Dans un coin, des cadavres brûlent toujours ; j'y vais pour me réchauffer, mais à côté du feu je vois une couverture et je suis étonné qu'elle ne soit pas brûlée ; je la tire et dessous j'aperçois deux Russes vivants. Ils avaient échappé aux balles en faisant un trou le long du mur. Nous nous sommes assis près du feu et nous avons parlé dans un mélange d'allemand et de russe. Nous faisons notre possible pour nous comprendre. De temps en temps, un de nous allait voir à la porte si personne ne venait. Les Russes avaient un peu de tabac. Nous avons fumé. Au bout d'un moment, on aperçoit plusieurs hommes qui venaient en direction de la grange. Immédiatement, on se cache puis, n'entendant plus rien, on sort et nous voilà de nouveau près du feu. Nouvelle alerte ; on se cache encore. Un quart d'heure se passe ; mes camarades russes m'appellent. Je sors à mon tour et je vois trois hommes avec eux. À leur habillement, je vois tout de suite que ce sont des prisonniers [de guerre] russes. Ils parlent avec mes camarades et demandent ce qui s'est passé. Après leur avoir expliqué en deux mots, nous nous mettons à la recherche des blessés. »

Ils trouvent deux Français, Georges Cretin et Amaro Castellevi, deux Polonais et un Juif hongrois ¹.

« Avec mes deux camarades russes, nous sommes descendus à pied à la caserne, et les blessés furent transportés dans un chariot par les prisonniers russes. Tous les huit, nous fûmes dirigés sur l'hôpital. »

Mais pas immédiatement.

Les Américains

On est alors le samedi 14 avril, dans l'après-midi. Vers 15 heures, au témoignage d'une voisine, Thiele part dans une voiture, habillé en civil, après avoir fait ses

adieux à sa femme. Il est, semble-t-il, mort finalement à Düsseldorf, après avoir fait divers métiers sous une fausse identité.

Vers 17 heures, une douzaine de détenus évadés, dont plusieurs Français, sont dans une cabane à l'orée d'un bois, près de Burgstall. Ils surveillent la route au loin. Colonel et ses camarades voient arriver deux jeeps américaines et vont à leur rencontre. On s'occupe d'eux en leur fournissant d'abord des vêtements ; ils brûlent leurs tenues rayées. Colonel ajoute : « Une ambulance arriva, on nous distribua des vivres, de la poudre contre la vermine, on nous photographia. Des clichés sensationnels sans doute, vu notre état : j'accusai sur la bascule le poids de 36 kg » ².

Dans la soirée, d'autres éléments américains entrent dans Gardelegen, sans combat, sous le commandement du major général F.A. Keating.

Ce n'est que le lendemain qu'ils constatent ce qui s'est passé.

Le Dr Maistriaux ³ et ses camarades sont libérés de leur écurie par un officier allemand encadré de deux soldats américains. Ils rencontrent dans la cour de la caserne un détenu français, sans doute Georges Cretin, blessé à la cuisse gauche par des plombs de chasse.

Au même moment, Alain de Lapoyade ⁴ et ses camarades sortent de leur forêt et prennent contact avec les Américains dans le village de Burgstall. De Lapoyade, qui parle anglais, s'engage dans l'armée américaine comme officier au contre-espionnage. Il est amené à ce titre à se rendre à Gardelegen et à voir la grange incendiée. Il recueille le témoignage de Cretin.

Les Américains sont horrifiés par ce qu'ils découvrent et le major Keating envisage sérieusement de bombarder la ville à titre de représailles. Les autorités religieuses (protestantes) de la ville parviennent à l'en dissuader. (Elles n'étaient pas

1. Les Polonais sont Wladimir Wognia et Eugène Sierradzki, le Juif hongrois est Boudi Gaza, les noms des Russes ne sont pas connus.

2. L. Colonel, document dactylographié.

3. F. Maistriaux, document dactylographié.

4. A. de Lapoyade, lettre manuscrite.

intervenues auprès de Thiele pour les détenus).

Le major Keating fait conduire les hommes valides de Gardelegen à la grange. 574 corps sont exhumés et 442 extraits de la grange. On dénombre 1 016 victimes parmi lesquelles 4 sont identifiées par leur nom et 301 par leur matricule ; 711 défont toute identification. De nombreux corps portent des traces de balles.

La population entière de la ville, notables en tête, doit défiler devant les corps.

Dans les jours qui suivent, les Américains font creuser des tombes individuelles par des membres des Jeunesses hitlériennes et du Volkssturm, et des habitants de la cité. Les femmes doivent fournir des draps pour servir de linceuls, tandis que 1 016 habitants de Gardelegen doivent aller de la ville à la grange d'Isenschnibbe, chacun portant une croix.

L'inhumation terminée, le mercredi 25 avril, un office religieux est célébré, tandis que les honneurs militaires sont rendus aux victimes.

Une autre nécropole sera établie à Estedt pour les détenus morts dans le voisinage, en particulier pendant la marche de Mieste à Wiepke.

Les quelques survivants des deux convois, c'est-à-dire les huit rescapés de la grange, ceux de l'écurie de la caserne et ceux qui avaient pu s'évader rentrent chez eux, assez rapidement pour les Français et les Belges. Mais ce n'est qu'à Paris que Bonifas retrouve son ami Amaro, qu'il croyait mort dans le brasier.

O GARDELEGEN RACONTÉ PAR GOLDHAGEN

Dans le chapitre 14 de son livre, p. 365 et 366, Goldhagen évoque ce qui s'est passé à Gardelegen dans les termes suivants que nous citons intégralement :

« La fidélité des Allemands à leur entreprise d'extermination défie l'entendement. Leur monde se désagrègeait autour d'eux, mais jus-

qu'au bout ils tueraient les Juifs. Un survivant de la marche partie du camp de Dora-Mittelbau a rapporté un massacre particulièrement épouvantable, qui incrimine non seulement les gardiens mais aussi d'autres Allemands qui n'avaient pas de raison de s'en mêler : « Une nuit, nous nous sommes arrêtés près de la ville de Gardelegen. Nous étions allongés par terre dans un champ, et plusieurs Allemands sont partis se consulter sur ce qu'ils devaient faire. Ils revinrent avec tout un groupe de Jeunesses hitlériennes et de policiers de la ville. Ils nous firent entrer dans une vaste grange. Comme nous étions de 5 000 à 6 000, le mur de la grange s'effondra sous notre pression et nous fûmes beaucoup à pouvoir nous enfuir. Les Allemands répandirent partout du pétrole et mirent le feu à la grange : plusieurs milliers de prisonniers furent brûlés vifs. Ceux d'entre nous qui avaient réussi à s'échapper s'étaient tapis dans un bois voisin et entendaient les cris des victimes agonisantes. C'était le 13 avril 1945. Le lendemain, l'endroit tombait aux mains de l'armée d'Eisenhower. Quand les Américains arrivèrent, les cadavres brûlaient encore. » »

Il suffit de comparer ces paragraphes au récit qui précède pour constater une série de graves inexactitudes :

Quand les détenus sont arrivés à Gardelegen, ce n'était pas à l'issue d'une marche partie de Dora ; l'incendie de la grange n'a pas été improvisé par les SS ; les chiffres (de 5 000 à 6 000 détenus concernés) sont erronés ; le mur de la grange ne s'est pas effondré et personne n'a pu s'enfuir ; il n'y a pas eu plusieurs milliers de victimes ; personne hormis les SS qui gardaient la grange, n'a pu entendre les cris ; quand les Américains sont arrivés, aucun cadavre ne brûlait encore.

Tout le texte cité par Goldhagen apparaît comme une reconstitution des faits par un rédacteur qui n'a pas été un témoin et s'est inspiré d'informations fragmentaires pour établir un récit qui lui a paru vraisemblable, moyennant quelques amplifications apparemment innocentes. Cette méthode n'est pas d'une grande élégance. Mais, circonstance aggravante, elle masque

complètement les responsabilités, et irresponsabilités, des diverses autorités allemandes concernées. Et cet aspect des choses ne manque pas d'intérêt si on veut reconstituer, et comprendre, ce qui s'est passé dans les tout derniers jours de l'Allemagne nazie.

Cela, il est vrai, ne gêne pas Goldhagen, détenteur d'une vérité qu'il n'est pas question de contester. Mais l'annexion de Gardelegen à sa démonstration pose un problème beaucoup plus grave.

On remarquera que le texte cité ne dit pas qui étaient les milliers de détenus concernés, ce qui est assez surprenant. Goldhagen, quant à lui, dans le paragraphe qui précède la citation, considère qu'ils sont Juifs. La juxtaposition des deux formules, « ...jusqu'au bout ils tueraient les Juifs » et « Un survivant... a rapporté un massacre particulièrement épouvantable », ne peut avoir que ce sens. C'est en tout cas l'interprétation qu'on veut imposer au lecteur. Là encore, le procédé manque d'élégance, si du moins c'est un procédé.

De la même manière, le dessein de Goldhagen éclate dans le choix des illustrations suivant la p. 312. Les illustrations 25 et 26 représentent des morts de la grange de Gardelegen ; on ne dit pas qu'il s'agit de Juifs. Mais comme les 30 autres illustrations, qui précèdent ou qui suivent, concernent toutes des Juifs, de la manière la plus explicite, cela n'apparaît pas nécessaire. Une fois encore, est-ce un procédé ?

On doit aussi s'intéresser à la carte de la page 331, qui est censée représenter « L'avancée de l'Armée rouge et l'évacuation des camps de la région d'Auschwitz le 18 janvier 1945 ». Des flèches mènent à divers camps, d'une manière très stylisée sans relation avec la réalité des « transports » de l'époque. Chose surprenante, une de ces flèches mène à Gardelegen, ce qui n'a véritablement aucun sens. Comment une indication aussi aberrante a-t-elle pu être inventée ? Pour prouver quoi ?

Quoi qu'il en soit de la conviction réelle de Goldhagen sur ce plan, l'annexion de Gardelegen à sa démonstration constitue une grave erreur. À aucun moment depuis plus de cinquante ans que la tragédie s'est produite, il n'a été question d'une opération menée contre des Juifs, que les sources soient allemandes, françaises, belges ou américaines. Il n'y a jamais eu le moindre mystère sur ces événements, et la mise en cause tardive de Mme Bloch von Blochwitz par une ancienne servante représente le seul élément inconnu en 1945. Une recherche élémentaire aurait informé Goldhagen. Mais la vérité historique n'est pas, il est vrai, sa préoccupation majeure. On peut le regretter. Il est nécessaire de le dire.

○ LES LEÇONS DE GARDELEGEN

On peut se demander dans quelle mesure ce qui s'est produit à Gardelegen entre le 11 et le 14 avril 1945 symbolise les mentalités allemandes au crépuscule du nazisme, s'agissant notamment du comportement des unités de la Wehrmacht et de la Lutwaffe.

Un rapprochement avec ce qui s'est produit à la Boelcke Kaserne de Nordhausen et dans les parages, entre les bombardements des 3 et 4 avril et l'arrivée des Américains le 11 avril, serait sans doute d'un grand intérêt.

□

André Sellier enseignait l'histoire au lycée de Cambrai quand il a été arrêté en 1943, puis déporté au camp de Dora. Après la guerre, il passe l'ENA et entre dans la carrière diplomatique. Il est le co-auteur, avec son fils Jean, des Atlas des peuples d'Europe centrale, puis d'Orient, puis d'Europe occidentale, publiés aux éditions La Découverte en 1991, 1993 et 1995. Il vient de publier Histoire du camp de Dora (Paris, La Découverte, 1998). Il faisait partie d'un des cinq convois dont le sort est évoqué dans l'article.